

Olivier Guland • Michel Zerbib

Nous, Juifs de France



Shmuel Trigano

« Même en Israël, le peuple juif est en exil »

Shmuel Trigano est né en 1948, l'année de la création de l'État d'Israël, en Algérie, alors française. La date et le lieu d'origine ne vont pas cesser alors d'interpeller celui qui devient à l'âge de vingt-neuf ans, l'un de tous premiers penseurs juifs de langue française.

Le Récit de la disparue, son premier livre, analyse le « Double exil », la Shoa – le génocide juif, « brouillard à l'horizon de l'Occident » –, le déracinement douloureux d'Algérie et la conscience d'un autre exil, celui du peuple Juif, alors même que l'État d'Israël existe déjà. Ces interrogations puissantes conduisent Shmuel Trigano à un ressourcement et une interrogation féconds sur l'avenir de l'existence juive moderne.

Dès lors, cet intellectuel français n'aura de cesse, dans le monde entier, de prendre part à tous les débats concernant les problèmes juifs contemporains. Non sans penser qu'ils interrogeraient aussi ses rapports avec l'Occident ou le monde arabo-musulman. Ainsi, son travail scientifique, mais aussi sa veine polémique l'amènent dès 1979 à envisager la crise « inéluctable », selon lui, du sionisme

politique. Il dénonce alors les laissés-pour-compte de l'histoire israélienne, les séfarades, dans le Second Israël (*Les temps modernes*) au risque de se brouiller avec les apologistes de l'État d'Israël.

En forte opposition avec le grand rabbin Joseph Sitruk sur une vision du judaïsme communautaire, ce professeur en sociologie de la connaissance et de la religion à l'université de Paris-X Nanterre avoue depuis une quinzaine d'années, sa perplexité face au spectacle d'un judaïsme français, dont l'« attente, dit-il, spirituelle s'éteint au profit d'un ritualisme qui confine au magique ».

Mais le directeur fondateur de la revue *Pardès* (1986) et du *Collège des études juives* (1985) de l'Alliance israélite universelle ne cesse néanmoins d'animer la vie intellectuelle juive, conscient, dans son « pessimisme actif », qu'il « y a d'immenses forces créatives » chez ces Juifs de France. Celles, par exemple, d'entreprendre en France un nouveau type de dialogue judéo-chrétien fondé sur le texte biblique dans un face-à-face indispensable au cœur d'une Europe aux incontournables assises chrétiennes. Celles aussi de ne pas enterrer trop tôt la réflexion sur la singularité du génocide juif dans cette Europe « des droits de l'homme » à l'heure d'une construction européenne qui doit jeter les fondations d'une véritable démocratie dans laquelle les Juifs et Israël devront trouver leur place.

Rencontre en forme provisoire de conclusion avec un intellectuel juif engagé.

Le sociologue et penseur juif que vous êtes devenu n'est pas né dans un milieu religieux ou d'étude du judaïsme. Comment en êtes-vous arrivé à incarner le prototype de l'intellectuel juif ?

Mon Algérie natale constituait un milieu qui allait à grands pas vers l'assimilation, mais qui était encore resté très proche du judaïsme traditionnel. J'ai baigné dans un judaïsme qui n'était peut-être pas vécu dans les idées mais certainement dans

la sensibilité et les mœurs. J'ai ainsi connu dans ma jeunesse des personnages à l'« ancienne » qui m'ont fait connaître le goût d'une société qui avait en fait déjà disparu.

Mon cheminement dans le judaïsme commence avec une expérience concrète qui découle du déracinement consécutif à l'« exode » d'Algérie. Dans un monde qui s'effondrait et dans lequel tous les repères disparaissaient, j'ai eu la chance de découvrir la voie d'Abraham, le chemin d'Israël, tendu entre un exil et un retour, une version de l'exil qui fut pour moi une révélation intellectuelle, spirituelle et existentielle.

Les questions essentielles qui se posaient à moi furent d'emblée celles qui interrogeaient la nature de l'existence juive contemporaine, entre, d'un côté, la Shoah et la disparition du monde séfarade, et, de l'autre, la création de l'État des Juifs.

Très vite, en effet, la Shoah m'apparut comme un gigantesque brouillard à l'horizon de l'Occident. L'expérience israélienne, bien avant la guerre des Six Jours, me semblait témoigner, seule, de la vie des Juifs dans un monde en voie de disparition.

Nous ne nous sommes pas rendu compte tout de suite, dans le bouleversement du déracinement, qu'il y avait une communauté juive en France. Après mes études de lycée à Paris, je suis parti en 1969 pour Israël, déjà visité en 1966, pour m'y installer et faire des études. J'y vécus la deuxième expérience matricielle de ma vie. J'y reçus des réponses, mais j'y entendis aussi des questions encore plus graves. Tout ce que j'ai pu faire ou écrire jusqu'à présent n'a été qu'une méditation et une interprétation de cette expérience à double foyer.

Quant à savoir si je suis devenu le « prototype de l'intellectuel juif », c'est vous qui le dites : le propre de l'intellectuel juif est d'être à cheval sur deux mondes, deux univers de pensée, à la lumière desquels il essaie de comprendre l'uni-

vers. J'ai toujours cru que le judaïsme devait parler à toute l'humanité et qu'il avait encore des choses à lui dire. J'espère contribuer en tout cas à exprimer une vision juive de l'universel, tout en constatant depuis quelques années que ce projet se raréfie dans le monde juif et peut-être aussi dans le monde actuel de plus en plus pragmatique et matérialiste.

L'Algérie, le judaïsme algérien, les regrettez-vous aujourd'hui, trente-sept années après l'indépendance ?

Tout d'abord le judaïsme *algérien* n'existe pas. Il n'y avait qu'un judaïsme *d'Algérie*, né avec l'arrivée de la France et le décret Crémieux accordant aux Juifs indigènes la nationalité française. Je veux dire par là que l'« Algérie » n'existait pas auparavant avec la même consistance que l'identité marocaine, par exemple. C'est en quittant l'Algérie que certains Juifs se sont découverts algériens.

Je n'ai jamais regretté l'Algérie même si le déracinement fut une intense souffrance. Je ne pouvais pas avoir de nostalgie pour un pays que nous quittions sans aucun espoir de retour. Je ne me sens pas être devenu un « pied-noir ». La nostalgie que j'aurais pu avoir s'est transformée en une espérance portée vers Israël. Je ne suis jamais retourné en Algérie ni n'ai voulu le faire. La violence qu'a connue par la suite ce pays l'interdisait de toutes façons et confirmait mon souvenir d'enfance d'un milieu violent et d'une terreur pesante. Toutefois, avec l'âge, il me semble qu'un tel retour, dont je ne ressens pas le besoin conscient, ouvrirait en moi des torrents de larmes.

Pouvait-on alors parler d'« exil », celui du peuple juif, alors qu'il existait déjà en 1962 un État des Juifs ?

La notion de « rapatriement » des Juifs d'Algérie en France est problématique puisqu'ils ne sont pas au départ originaires

de France, même s'ils étaient français depuis 1860... Le retour en France a été cependant évident pour la majeure partie des Juifs d'Algérie, alors qu'il existait un État d'Israël... Le paradoxe voulait que le départ d'Algérie faisait de nous, d'un point de vue existentiel, des « exilés » alors que, formellement, nous n'étions que des citoyens transplantés (l'Algérie formait des départements français), ayant déménagé d'une région à une autre. Un « exil » d'autant plus paradoxal qu'un retour des Juifs, sortant de leur exil millénaire, se produisait avec le sionisme.

Étions-nous, Juifs en France, toujours dans l'exil, alors qu'Israël, symbole du retour, existait ? Le fait qu'il y ait eu un exil et un retour simultanés s'avéra, dans les années qui suivirent, troublant.

Depuis deux siècles, les Juifs s'étaient cru en « diaspora », et non plus en « exil », la *galout*. Cela changeait tout, car la dispersion (diaspora) a quelque chose de statique, sans horizon, tandis que l'exil constitue en revanche une expérience dynamique qui se définit en fonction d'un point de départ et d'une espérance de retour (vers qui ou vers quoi, c'est toute la question). Ce que nous vivions, interprété à la lumière de l'histoire juive, était donc plus profond qu'un simple déracinement.

L'exil serait donc constitutif de l'identité juive...

L'expérience de l'exil, pour un Juif, est très différente de celle du citoyen. Lorsqu'on est un citoyen, on fait partie, comme on disait au Moyen Âge, des « bourgeois » de la ville. On est installé, on est un ayant droit. L'inquiétude permanente de l'exil provoque au contraire un sentiment d'étrangeté qui interdit le repos. Nous vivons dans un monde où la Shoah et la disparition du monde sépharade ont représenté une sorte d'effondrement de la citoyenneté des Juifs et un renouvellement de la conscience de l'étrangeté.

Le monde juif a eu, dans notre génération, une expérience foudroyante de l'exil véritable. Il a tout fait pour le refouler, car elle était trop dure à supporter. Israël a sans doute contribué à ce refoulement, car on a voulu croire qu'avec ce pays les Juifs renouaient avec l'enracinement. J'ai la profonde conviction que c'est une illusion, d'autant plus dangereuse qu'elle obscurcit la dimension intérieure et spirituelle du retour à Sion, qui est un événement grandiose. Le « retour » en Terre promise ne peut équivaloir à un « enracinement ».

Éprouvez-vous encore ce sentiment d'étrangeté à l'heure où le judaïsme s'affiche plus que jamais à visage découvert ?

Je dois reconnaître que ce sentiment est terrorisant pour un non-Juif, mais peut-être encore plus pour les Juifs qui, dans cette seconde moitié du XX^e siècle, ont eu besoin de certitudes. Cette étrangeté fait en effet corps avec le judaïsme, en tout cas avec la vocation d'Israël, même et surtout lorsqu'il « s'installe » (et il ne peut s'« installer » que sur la Terre promise).

Dans le texte biblique, Dieu dit à Israël « vous serez des étrangers avec moi ». Un verset terrible et incroyable, sur lequel il nous faut réfléchir. Suivre le cheminement d'Abraham, c'est peut-être en effet percevoir l'étrangeté de ce monde, l'étrangeté de la condition humaine, de la personne divine, une découverte inquiétante pour l'homme de l'enracinement... Cette étrangeté, cependant, n'est pas un obstacle à la convivialité. Elle est au contraire la condition même de la « convivance ». Abraham est le symbole de l'hospitalité.

J'ai d'ailleurs élaboré une théorie à ce sujet. Dans un monde où les hommes fusionneraient, il n'y aurait plus de place pour autrui. En accueillant en son sein, comme nous le dit la Bible, la présence divine, Israël s'est brisé en son cœur même. C'est là le sens paradoxal de l'Alliance. De là découle la

vocation des Juifs d'ouvrir une vacuité dans la certitude des empires, des civilisations et des cultures, d'être des empêcheurs de tourner en rond. Il rappelle à l'homme qu'il ne peut pas se réduire à ce qu'il est dans le monde de la matière.

Cette idée, inconfortable, me pousse à affirmer que, même dans l'État d'Israël, le Juif doit rester un « étranger ».

Ne craignez-vous pas d'effrayer les non-Juifs avec des assertions de ce type ? « Ils se disent et se sentent étrangers », affirmeront les détracteurs ou les perplexes, « alors que leur confort matériel, social et politique n'a jamais été aussi grand ».

Cette idée les terrorise en effet, mais elle ne fait que leur révéler ce qu'ils ont refoulé. L'homme, tout homme, est un étranger sur la terre. Il est possible que seuls les Juifs, dans la lumière du Sinaï, le comprennent.

Le sentiment d'assurance que certains Juifs développent n'est souvent qu'une compensation à l'angoisse découlant de cette expérience qui les tarade. Il faut leur pardonner car la vocation d'Israël est dure, même si les autres ne leur pardonnent pas au point de les exterminer pour éradiquer – pensent-ils – l'étrangeté de la terre !

Ce qui se trame dans l'expérience juive n'est que le miroir de ce qui est refoulé dans l'expérience humaine. L'expérience sinaïtique nous aide à échapper à la tragédie que peut devenir l'existence humaine. Dans la conscience juive, nous rappelle Léon Ashkenazi, il n'y a pas de tragédie, mais beaucoup de drames. La tragédie est le produit d'un destin implacable. Dans le drame, il y a de l'action et un but, donc une espérance... Pas de destin ! En rappelant à l'humanité son étrangeté, nous l'aidons à ne pas mourir, engloutie dans le monde de la nature, nous lui ouvrons un horizon vers l'éternité, nous lui offrons des racines dans le ciel !

Revenons sur votre thèse, selon laquelle un Juif se sentirait étranger également en Israël. Alimenteriez-vous un néo-antisionisme ?

Tout d'abord, je me reconnais comme sioniste dans le sens où le sionisme politique a été le seul mouvement moderne à réussir là où toutes les autres idéologies juives ont échoué : le Bund, l'humanitarisme libéral, le marxisme ou le diasporisme. Elles ont sombré dans la *Shoa* ou l'assimilation. Le sionisme a été la seule réponse réussie imaginée par le peuple juif pour assurer la continuité des Juifs comme peuple dans un monde où il n'avait plus le droit d'exister...

Mais si le sionisme a réussi, il demeure un mouvement paradoxal et limité. Le sionisme politique a voulu mettre un terme à l'histoire juive pour créer un nouveau peuple, une nouvelle culture, qui n'auraient plus rien à voir avec le judaïsme de l'exil. La « négation de l'exil » est son idée fondamentale. C'est le drame de notre histoire contemporaine que cette aventure qui a voulu rompre avec le judaïsme soit devenue le fondement même, symbolique et pratique, de la survie du judaïsme et du peuple juif !

Je ne suis nullement un néo-diasporiste. La contemplation de la diaspora me conduit à penser qu'elle ne prospère que parce qu'elle s'adosse à l'existence d'Israël. Imaginez la diapora dans un monde sans cet État, vous vous rendrez compte alors qu'elle n'a presque plus de consistance ni de créativité. Il est d'ailleurs possible que ce soit le cas parce qu'elle se repose passivement sur Israël, lui déléguant la tâche d'exister pour elle... L'existence d'Israël de ce point de vue affaiblit la diaspora. Mais une existence diasporique dans un monde où un État d'Israël n'existerait pas serait proche du néant aujourd'hui.

Comment un Juif pourrait-il se sentir étranger en Israël ? D'abord parce que dans ce pays sont réunies plus de cent vingt

façons d'être juif, conjuguées aux cent vingt cultures des nations d'origine... Un Juif français se découvrira paradoxalement d'abord français en Israël, alors qu'il avait décidé d'y partir parce qu'il se sentait d'abord juif en France... C'est ainsi qu'on le désignera en tout cas. Ce que je dis, c'est qu'un Juif, un Israélien *devrait* d'abord se sentir un « étranger » dans son propre pays (et je suis pour qu'il dispose d'un tel pays, autonome et souverain). Tout l'enjeu de notre génération est précisément de parvenir à conjuguer l'étrangeté et la citoyenneté. C'est là la seule façon de rester humain, en tout cas « juif ».

L'État-nation (modèle de l'État d'Israël) me semble être une forme politique incompatible avec l'éthique juive ou bien, en d'autres termes, l'État-nation est une façon de gérer la communauté humaine différente de la « politique biblique ».

Cette idée de fusion d'un État (pouvoir total), d'un territoire et d'un peuple soulève des problèmes éthiques insolubles dont on comprend la gravité après un siècle politique catastrophique. Le peuple juif est plus grand qu'une nation identifiée à un État. Il est plus grand que l'identification totale à un pouvoir, puisqu'il a vécu vingt siècles sans État. Il est plus grand qu'un territoire puisqu'il existait dans le désert avant même qu'il ne voit la Terre promise et plus tard dans l'exil. Même si, en règle générale, il a été plus que fidèle aux États-nations dans lesquels il est devenu citoyen, le Juif fait forcément figure d'étranger dans tout État-nation : la fusion, l'embrigadement et la cohésion totale qui sont la finalité naturelle de celui-ci sont étrangers à l'esprit d'Israël.

Il peut y avoir un rapport à la terre qui ne se fasse pas sur le mode de l'enracinement ou de l'appropriation. Qu'on m'entende bien : il est possible de « posséder » la terre, de s'y installer, mais dans un rapport spirituel et social qui ne soit pas celui de l'appropriation.

Les Juifs contemporains (et vous avez compris que j'y compte aussi bien les laïcs nationalistes que les religieux irrédentistes), renouant un contact miraculeux avec la Terre promise, n'ont pas su renouveler jusqu'à ce jour la tradition spirituelle qui va avec. C'est là un défi capital pour l'épanouissement de l'aventure israélienne et juive.

Un Juif de France qui ne participe pas existentiellement à l'histoire contemporaine de l'État d'Israël, est-il qualifié pour formuler une telle critique ? Ce fut la position d'Élie Wiesel.

Je ne savais pas qu'elle était la position d'Élie Wiesel. Encore faudrait-il savoir quel sens il lui donne. C'est devenu en tout cas une opinion courante. Je la qualifierai de stalinienne. On ne peut interdire à quiconque de dire ce qu'il pense, nulle part. Cette opinion est, de plus, devenue ridicule dans la pratique. Les intellectuels israéliens viennent nous dire pis que pendre de leur pays ou de leurs dirigeants, au vu et au su de toute l'opinion publique mondiale.

Ce qui est en jeu, c'est le destin du peuple juif et du judaïsme, et cet enjeu exige notre participation à tous les débats. Il n'est pas l'apanage des Israéliens ni d'une institution, fût-elle un État, mais de chaque Juif. Il ne faut pas oublier aussi que les actes de l'État d'Israël ont une influence directe et des conséquences manifestes, positives ou négatives – c'est selon – sur la condition et l'image des Juifs diasporiques. C'est une réalité objective, que nous le voulions ou pas.

Mais il faudra bien ouvrir une nouvelle page dans l'aventure juive de l'État d'Israël. Toutefois, on peut comprendre dès maintenant, me semble-t-il, que vingt-cinq siècles d'histoire juive ne peuvent finir par la création d'un État-nation, finalement très limité. L'État d'Israël ne marque pas la fin de l'histoire juive. Par contre, sa création est un signe puissant d'un avenir possible. S'il pouvait renouer avec la vocation

prophétique ! Le sionisme politique a atteint son objectif. Commence maintenant une autre histoire.

Israël doit-il puiser de nouvelles ressources en diaspora pour faire de lui un État différent des autres ?

Oui, car, en Israël, la structure partisane du pouvoir est totalement stérilisante. Elle chasse les meilleures forces vives de la politique. Le manque d'envergure du personnel politique actuel rend impossible la synthèse de la vision contemporaine et de l'héritage éternel. Mais c'est vrai aussi de l'institution religieuse qui décourage toute créativité du judaïsme.

En diaspora, la vision pourrait être plus claire. On y voit Israël de loin et l'on y est moins en proie au poids de la réalité. Mais pour jouer un tel rôle, il faudrait que la diaspora retrouve en elle la conscience de l'exil, qui est aussi un exil de l'humain. C'est du fond de l'exil que l'on perçoit la finalité ultime du retour.

Mais, à contempler la réalité diasporique, je suis très perplexe, je l'avoue. La diaspora aussi a sombré dans la course à la consommation. Le Livre y est de moins en moins central, la pensée y est, comme ailleurs, marginalisée. L'attente spirituelle s'y est plutôt éteinte au profit d'un ritualisme qui confine au magique. Il y avait pourtant en France après guerre une chance de créativité. Aujourd'hui, depuis l'évolution des années quatre-vingt, j'en doute – même si je suis convaincu qu'il y a d'immenses forces créatives à l'état potentiel.

Vous vous êtes fait presque le contempteur des Juifs de France, dans votre livre Un exil sans retour. N'y a-t-il plus d'espoir ?

Votre jugement me semble abusif. « Contempteur » ? Dans *Un exil sans retour ? Lettres à un Juif égaré*¹, je me suis livré à un

1. Stock, 1996.

examen de conscience du judaïsme français qui est aussi le mien propre. Ce livre représente un tournant dans mon cheminement. Ce sont les discours d'autocélébration dont la communauté juive est friande qui témoignent bien plutôt d'un manque d'empathie pour les problèmes très réels qui l'accablent.

J'ai écrit ce livre, car depuis quelques années j'étais travaillé par le sentiment qu'une période finissait et que ce qui faisait la légitimité morale du judaïsme français après la *Shoa* s'effaçait. Le critère de mon analyse, c'est la vocation d'Israël, la dignité d'une continuité juive en Europe après la *Shoa*, la signification de notre rapport à l'humanité. Après les bouleversements d'après guerre nous ne pouvons plus nous contenter de nous comporter en usufruitiers de l'héritage juif, ce que beaucoup font actuellement en mangeant le « pain blanc » du renouveau du judaïsme en France. C'est plus compliqué qu'on le croit aujourd'hui d'affirmer la validité du message juif...

Vers le milieu des années quatre-vingt, il m'a semblé que le contrat implicite sur la base duquel la vie juive avait repris après guerre en France était sur le point de se rompre, tout comme d'ailleurs le sionisme qui changeait de destination et de signification.

Dans les années cinquante et jusqu'aux années soixante-dix, le judaïsme français avait en effet conçu une très grande ambition morale et intellectuelle que peu de communautés ont secrétée à travers le monde. Peut-être qu'alors en effet le judaïsme a parlé à l'univers à travers la voix judéo-française qui, au lendemain de la *Shoa*, ne s'enferma pas dans le repliement sur soi. Je fais référence à l'expérience de pensée qui s'est développée avec l'école de pensée juive de Paris, mais aussi à la construction d'une communauté de type original.

Observez le judaïsme américain ; il a découvert le phénomène de la *Shoa* vingt ans après. Il n'a jamais été intéressé par Israël autrement que pour des motifs de charité. Les Juifs américains ne se sont jamais considérés en exil.

Y a-t-il à votre avis, une différence radicale entre le judaïsme français et l'immense communauté juive américaine ?

Les Juifs américains ont cru que l'Amérique était la Terre promise. Cette croyance fait d'ailleurs partie du mythe fondateur des États-Unis. Devenant citoyens des États-Unis, ils ont cru que l'exil était fini.

Faites-vous de ces Juifs d'Amérique des quasi-convertis ?

N'allons pas jusque-là ! La vocation d'Israël ou le destin juif est au-delà de toute croyance ou de toute idéologie. De ce point de vue tous les Juifs, des libéraux aux ultra-orthodoxes, sont à mes yeux des Juifs. Le problème ici, c'est que les Juifs américains qui n'ont pas connu l'ébranlement de la *Shoa* ou de la fin du monde séfarde ont continué à voir dans l'Amérique une valeur mystique comme si rien ne s'était passé dans la modernité. Leur condition existentielle est en retard sur les « dernières nouvelles de l'histoire juive ». Leur puissance, leur richesse, leur abondance n'ont fait qu'obscurcir la conscience de ce qui est en jeu dans la condition juive à l'orée du XXI^e siècle. L'éveil prophétique est très loin d'eux. Un judaïsme qui s'installe, et *a fortiori* en dehors de la Terre promise, et *a fortiori* lorsqu'il se sait puissant, est voué à sortir du sens de l'histoire juive. C'est le dur enseignement de l'histoire.

En est-il autrement pour ces Juifs de France ? Vont-ils perdurer au moment où l'on affirme que l'État d'Israël ne serait plus en péril ?

Pour moi, cela n'est pas lié à l'état de danger dans lequel se trouve Israël. Ce qui peut conduire à son extinction, c'est la fin du contrat implicite de l'après-guerre qui avait ravivé le sentiment d'une tache prophétique dans le judaïsme français. Elle seule pouvait donner un sens à la continuité juive en diaspora et surtout en Europe après la catastrophe, alors qu'un retour à Sion était mis en œuvre. La signification de l'existence juive ne réside pas dans la puissance matérielle des Juifs – même si celle-ci est très positive –, mais dans le rayonnement spirituel. Nous avons plusieurs possibilités après guerre : quitter l'Europe pour Israël, ou rester mais à la condition que notre continuité ne soit pas indignée, c'est-à-dire que tout ne recommence pas comme avant comme si rien ne s'était passé... Il fallait « partir dans sa tête » si l'on restait. C'est ce que je tente de faire, d'une autre façon, cependant.

Le judaïsme français souffre-t-il, selon vous, d'un problème de déracinement ?

Lorsqu'on est une fois exilé, c'est pour la vie. Soit on reste nostalgique, soit on transforme cet exil en force créatrice. Notre génération a connu ce traumatisme. Les ashkénazes ont assisté à la destruction d'un monde et les séfarades ont perdu leur univers. Il y a là une expérience limite que l'on n'a pas rencontrée dans d'autres époques. Le déchirement identitaire de l'État d'Israël en est le résultat. Cependant, cela n'arrive pas qu'aux Juifs. Avec la mondialisation, nous vivons un temps où toute l'humanité va se retrouver en exil.

L'école juive en France, qui s'est considérablement développée, dispose-t-elle à votre avis, d'un projet créatif original qui puisse apporter aussi sa pierre à la société française ?

Une grande créativité s'est développée en France avec la construction de nombreuses écoles juives. Des bâtiments ont

été construits, mais a-t-on construit leur âme ? A-t-on produit de vrais livres d'enseignement juif ? Comment organise-t-on le savoir en ces matières ? Quel est le rapport entre matières juives et matières générales ? Comment les articuler ? Cela suppose toute une conception de la culture, de l'histoire et du peuple juifs qui ne sont pas évidentes. Les éducateurs juifs n'ont aucun intérêt pour le questionnement des intellectuels juifs. Ils ont la faiblesse de croire que la pédagogie est une science autonome, alors qu'elle dépend d'une science des valeurs et des idées. Le même problème se pose en Israël qui n'a pas encore vraiment trouvé un moyen d'intégrer l'héritage culturel juif, très centralement religieux, dans la culture moderne. Le jour où les écoles juives de France auront produit un « Lagarde et Michard » de la pensée et de la littérature juives, ou, en matière d'histoire, un « Malet et Isaac » de l'histoire juive, ce jour-là je vous dirai que quelque chose de nouveau s'est produit...

Quant à savoir ce que l'école juive pourrait apporter à la société française, je crois qu'on est encore très loin d'une telle ambition. Ce serait bien sûr, idéalement, de maintenir vivace et créatif l'héritage hébraïque et biblique, de faire entendre l'univers intellectuel et éthique du judaïsme dans une culture qui a fait l'impasse sur lui. Cela supposerait que l'école juive développe l'étude des lettres classiques. Mais je crois qu'elle se soucie surtout d'obtenir un taux de réussite élevé au bac (ce qui est bien), de préférence dans la filière scientifique. Bref, l'objectif productiviste de l'enseignement juif me semble éloigné de cette vocation.

Continuez-vous à croire qu'avec l'État d'Israël, militairement puissant, les pogroms et les actes antijuifs sont moins faciles qu'avant ?

Oui, l'existence d'Israël change l'image du Juif et l'arrime à un lieu symbolique très puissant. Et même si cette situation

donne, parfois, aux Juifs un sentiment de suffisance excessif, c'est une révolution psychologique qui transforme leur destin aux yeux des autres et à leurs propres yeux. C'est pour cela qu'elle exige un surcroît de responsabilité et un accomplissement spirituel.

C'est le paradoxe de votre vision du sionisme : Israël nécessaire, mais pas suffisant... ?

« L'État juif existera car le monde « a besoin », disait Herzl. L'antisémitisme, demeuré inexplicable dans la modernité, était à ses yeux le signe de ce besoin. L'Occident a besoin de l'existence de cet État. C'est moins évident pour le monde arabe, mais cet État fut un besoin pour les Juifs du monde arabe où ils étaient des citoyens dominés et de seconde classe. C'est, en un mot, une nécessité pour les nations.

L'État d'Israël récapitule, à mes yeux, le destin des États-nations qui sentent que quelque chose de leur destin se joue à travers lui. Aussi, j'affirmerai qu'Israël est nécessaire pour les nations, mais qu'il reste encore insuffisant pour les Juifs !

Dans cette perspective, comment voyez-vous l'avenir des Juifs français ?

Les Juifs ont beaucoup apporté à travers l'école de pensée juive de Paris, en ressuscitant notamment l'intérêt pour le biblique dans la culture hexagonale contemporaine.

La possibilité d'exprimer en langue française les notions de l'univers biblique, est d'un apport inestimable. Cela a sûrement encouragé les chrétiens à les redécouvrir depuis Vatican II. Aujourd'hui, hélas, l'ouverture vers l'extérieur est inexistante. L'influence de l'ultra-orthodoxie israélienne ou new-yorkaise, qui transfère des modèles culturels étrangers à notre esprit, conduit en effet à une américanisation du

judaïsme hexagonal qui lui fait perdre son identité et son originalité, ce qui valait la peine qu'il soit vécu.

La société française s'est cloisonnée, on le voit dans les champs du savoir, et la voix juive s'est trouvée reléguée à la case « communauté juive ». On ne l'entend plus. C'est une étiquette qui lui colle à la peau et qui l'exclue du débat. Le judaïsme français est aujourd'hui mentalement isolé comme dans un ghetto.

Or, pour que ce judaïsme se développe, il lui faut un milieu accueillant, ainsi qu'un milieu favorisant la communication. L'évolution de la société française décidera de l'avenir d'une communauté et d'une intelligence juives s'abreuvant aux textes hébraïques au sein de la société et de la culture française.

Actuellement, le retour identitaire juif passe en France, semble-t-il, par une forme de vie qui n'a jamais vraiment existé dans l'histoire. Au déracinement physique ne s'en ajoute-t-il pas un autre, plus spirituel ?

Vous faites référence à une partie des Juifs d'Afrique du Nord pour lesquels le « retour » au judaïsme s'avère être un départ de leur propre tradition. En faisant *techouva**, ils ont opté pour une version intellectuelle et pratique du judaïsme qui non seulement n'a pas grand-chose à voir avec leur propre tradition, mais qui a été aussi purement et simplement inventée au milieu du XIX^e siècle. L'ultra-orthodoxie juive ne sait pas qu'elle est une idéologie moderne du judaïsme. Son comportement archaïsant ne trompe que ceux qui ignorent l'histoire du judaïsme et du peuple juif.

Les Juifs séfarades sous-estiment-ils leur patrimoine au point d'emprunter les habits d'un judaïsme imaginaire ou idéalisé ?

On voit à l'œuvre dans leur comportement une sorte de mépris de soi associée à une rébellion contre la génération des parents, que l'on délégitime parce qu'ils sont jugés trop assimilés ou adeptes d'un judaïsme déliquescents. Ces Juifs refouillent ainsi la dimension judéo-arabe de leur héritage, perçue comme judaïquement peu « authentique ».

À leur décharge, on avouera qu'au milieu du xx^e siècle le judaïsme nord-africain était en phase de déclin. Le déracinement a été peut-être paradoxalement une chance pour lui. Ce judaïsme, qui s'était souvent réfugié dans des rites culinaires et familiaux, pouvait leur apparaître grossier et sans intériorité. Mais c'est lui qui les a conservés ! Ce cycle festif et culinaire, scrupuleusement perpétué, a donné à ce judaïsme une vitalité recelant en elle un potentiel de résurgence dont ils sont eux-mêmes les bénéficiaires ingrats. Ce sont les parents récusés qui ont permis ce retour en inscrivant le judaïsme dans les fibres de leur être.

Les Juifs français de l'an 2000 pouvaient-ils jouer un rôle spécifique dans l'ensemble européen en chantier ?

L'Europe ne peut se penser sans son rapport à Israël depuis Paul, depuis l'Évangile. Nous vivons dans un ensemble culturel qui a été chrétien et qui le reste même dans l'Europe moderne et laïque. Les fondements de la culture européenne sont chrétiens. C'est dire combien l'identité juive européenne dépendra de l'évolution du dialogue judéo-chrétien.

Mais comment envisager une telle identité sans savoir ce que sera l'identité de l'Europe ? Pour l'heure, elle est en veilleuse. L'Europe tient plutôt d'un marché économique qui invoque les droits de l'homme comme un supplément d'âme...

L'Europe réinvestira-t-elle sa dimension chrétienne, comme le recherche Jean-Paul II en voulant réévangéliser ce continent ? Reconduira-t-elle la modernité laïque qui a aussi

produit un discours – problématique – sur les Juifs ? Ou redeviendra-t-elle païenne, comme certains le craignent ?

L'identité juive se constituera en fonction du choix de l'Europe. Dans cette phase de création, les voix juives peuvent et doivent se manifester. N'oublions pas que, symboliquement, l'État d'Israël fait partie de l'Europe. Il est né de son histoire et a été soutenu par elle. C'est en Europe que les Juifs ont été exterminés. C'est l'Europe qui, à travers le colonialisme, a changé le destin des Juifs séfarades. Quel que soit ce destin, il aura une signification majeure pour l'Europe, du fait de ses racines chrétiennes et du traumatisme de la *Shoa*.

Je crains surtout que les Juifs, après la *Shoa*, n'offrent à l'Europe qu'une image victimaire. C'est cela qu'il faut changer. On n'a pas besoin de justifier la légitimité de l'existence juive en fonction de la souffrance. Nous avons un message positif pour l'humanité.

Le vaste travail de mémoire et de justice entrepris à la fin du xx^e siècle sur la question des spoliations ne conduit-il pas à considérer le paiement d'indemnités comme un « solde de tout compte » de la question juive ?

Payer puis oublier, c'est le risque qu'avec les réparations on enterre une fois pour toutes le souvenir de la *Shoa*. Une fois qu'on est quitte, on ne se doit plus rien et on se sépare... Mais, ici, il est aussi question d'une spoliation dont ont été victimes les disparus et leurs familles ainsi que les communautés juives en général. C'est justice de les indemniser.

Cela dit, il serait catastrophique que la figure juive réintègre l'Europe uniquement sous le signe de la victime ou de l'ayant droit. C'est à ce titre uniquement que les Juifs risquent d'y être reconnus. Ce qui serait peu glorieux pour leur message au monde et peu sain pour leur santé mentale. Et celle de l'Europe. L'Europe, qu'elle ait été chrétienne ou moderne, a

toujours eu du mal à reconnaître les Juifs, en tant que tels, dans le face-à-face. En l'occurrence, il y aurait à nouveau ici un échec de la reconnaissance et du dialogue. Nous ne pouvons pas nous avancer vers l'humanité en nous abritant derrière notre visage de victimes... Les positions de l'épiscopat français, non seulement dans la récente *téchouva* mais déjà avec la déclaration de 1973, me semblent les plus avant-gardistes en la matière. Elles représentent une nouvelle donne théologique qui appelle le face-à-face. C'est un tournant dans la mesure où Israël n'y est plus seulement perçu comme caduque à l'instar de l'Ancien Testament.

Les Juifs et les chrétiens pourront-ils s'entendre sur la figure du Juif Jésus dont le monde vient de célébrer les deux mille ans ?

Indéniablement. Ce qui arrive à Jésus ou à Paul (qui peut apparaître odieux à nos yeux) ne peut arriver qu'à des Juifs ! Avant de gagner les nations, le christianisme s'invente parmi des Juifs. C'est ce qui me conduit à dire que le christianisme est une dimension intérieure du judaïsme, même s'il est d'usage d'entendre les chrétiens dire l'inverse. Cependant, cela ne signifie pas que tout ce que font les Juifs s'inscrit dans le judaïsme. Le judaïsme est un enjeu permanent au sein du peuple juif. Dans la mesure où la figure de Jésus est devenue une catégorie du christianisme affirmant une autre conception de Dieu et de la Thora, je ne suis pas sûr qu'il puisse devenir un lien avec les chrétiens du point de vue des Juifs, dans la mesure où ils sont croyants. Par contre, les catégories philosophiques, anthropologiques, spirituelles du texte biblique peuvent devenir les vecteurs d'un dialogue. J'ai organisé ainsi dans le cadre du Collège des études juives, de l'Alliance israélite universelle, des « dialogues bibliques » où Juifs, chrétiens, agnostiques se réunissent pour étudier en commun des textes bibliques, avec l'aide des disciplines

modernes et des savoirs traditionnels de l'herméneutique. Dans le vaste monde, les chrétiens sont ceux qui nous sont les plus proches parce qu'ils ont adopté une partie de nos livres. Malgré nos interprétations divergentes de ces livres, la redécouverte de la Bible hébraïque par les catholiques depuis Vatican II ouvre une nouvelle page à ces relations. Elle est encore vierge et peut porter le pire comme le meilleur. Il faut faire des efforts pour que ce soit le meilleur qui s'y inscrive. Face à la civilisation sans Dieu et sans espérance qui s'annonce avec la mondialisation ou les manipulations génétiques, et dans laquelle la définition de l'humain va être en question, le rapprochement des Juifs et des chrétiens peut lancer un message spirituel d'espérance à l'humanité.